



NORA  
ROBERTS

LES  
CORDINA

Ils luttent par devoir,  
ils succombent par amour...

VOLUME 1

 HARLEQUIN

## A PROPOS DE L'AUTEUR

Nora Roberts est l'un des auteurs les plus lus dans le monde, avec plus de 400 millions de livres vendus dans 34 pays. Elle a su comme nulle autre apporter au roman féminin une dimension nouvelle ; elle fascine par ses multiples facettes et s'appuie sur une extraordinaire vivacité d'écriture pour captiver ses lecteurs.

NORA  
ROBERTS

LES  
CORDINA

*Traduction française de*  
MARIE PASCAL

 HARLEQUIN

*Titres originaux :*

Partie 1 : AFFAIRE ROYALE

Partie 2 : COMMAND PERFORMANCE

*Ces romans ont déjà été publiés en 2013*

© 1986, Nora Roberts.

© 2013, 2017, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © CLAIRE MORGAN/TREVILLION IMAGES

Réalisation graphique couverture : T. MORIN

*Tous droits réservés.*

**HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

ISBN 978-2-2803-6698-4

# LA PASSION DE GABRIELLA



# Chapitre 1

— Elle revient à elle.

— Dieu soit loué.

— Je dois vous demander de reculer afin que je puisse l'examiner. Elle pourrait encore s'évanouir.

Depuis les brumes où elle se débattait, elle entendit les voix. Vides, lointaines. L'angoisse la saisit de nouveau. Même dans l'état de semi-conscience qui était le sien, elle sentit son cœur se mettre à cogner. Elle n'avait pas réussi à leur échapper. Mais elle ne leur montrerait pas sa peur, se promit-elle. Alors qu'elle commençait à émerger, elle serra les poings. La sensation de ses doigts contre ses paumes lui permit de reprendre conscience d'elle-même et de se dominer.

Lentement, elle ouvrit les yeux. D'abord brouillée, sa vision devint peu à peu plus nette. Tout comme la peur qu'elle ressentit lorsqu'elle découvrit un visage penché au-dessus d'elle.

Mais elle ne reconnut pas l'homme qui la regardait. S'il avait été l'un d'eux, elle l'aurait tout de suite su, non ? Elle se prit à espérer, mais ne bougea pas. Ce visage était rond et agréable, avec une barbe soignée et fournie qui contrastait avec un cuir chevelu glabre et luisant. Les yeux qui la scrutaient étaient perçants, fatigués, mais bienveillants. Lorsque l'homme lui prit la main, elle n'opposa aucune résistance.

— Ma chère petite, dit-il d'une voix grave et douce tout

en caressant ses doigts jusqu'à ce qu'ils se détendent. Vous êtes sauvée.

Elle le sentit prendre son pouls, mais elle continua à le regarder dans les yeux. *Sauvée*. Sans baisser la garde, elle jeta un œil autour d'elle. Elle était à l'hôpital. Bien que la pièce fût presque élégante et très vaste, elle le comprit tout de suite. Dans l'air flottait une forte odeur de fleurs et d'antiseptiques. Elle était dans une chambre d'hôpital et, à son chevet, se tenait un deuxième homme, qu'elle n'avait pas vu au départ.

Son maintien était raide et militaire et il était impeccablement vêtu. Ses cheveux, quoique parsemés de fils gris, étaient encore très sombres et épais. Son visage était fin, aristocratique, très beau. Il était grave, et sa pâleur était encore accentuée par les larges cernes noirs qui encerclaient ses yeux. Malgré sa posture et sa tenue, il donnait l'impression de n'avoir pas dormi depuis des jours.

— Ma chérie, dit-il d'une voix qui semblait prête à se briser, comme pleine de larmes contenues.

Il saisit sa main libre et la porta à ses lèvres. Elle crut sentir sa main, large et ferme, trembler légèrement.

— Nous t'avons retrouvée, mon amour. Nous t'avons retrouvée.

Elle n'esquissa pas le moindre mouvement de recul. La compassion le lui interdisait. Sa main simplement posée dans la sienne, elle étudia son visage une nouvelle fois.

— Qui êtes-vous ?

Relevant brusquement la tête, il tressaillit. Puis il plongeait ses yeux embués de larmes dans les siens.

— Qui j...

— Vous êtes très faible.

Avec douceur, le médecin venait de l'interrompre. Elle le vit poser sa main sur le bras de l'homme, mais elle n'aurait su dire si c'était pour le brider ou le reconforter.

— Vous avez vécu une épreuve terrible, ajouta-t-il en se tournant vers elle. Une légère confusion est tout à fait normale au début.

Gagnée par la nausée, elle se laissa retomber dans son lit, tandis que le médecin faisait signe à l'autre homme. Soudain, elle se rendit compte qu'elle n'était plus ni trempée ni frigorifiée. Elle avait chaud, mais se sentait vide. Elle avait un corps, mais il était fatigué. Au fond d'elle, il n'y avait qu'un grand trou noir. D'une voix étonnamment forte, elle se remit à parler.

— Je ne sais pas où je suis.

Les deux hommes se retournèrent aussitôt. Sous la main du médecin, son pouls s'emballa, avant de se calmer.

— Je ne sais pas qui je suis.

— Vous avez vécu une terrible épreuve.

Tout en parlant d'une voix apaisante, il réfléchissait à toute vitesse. Des spécialistes. Si elle ne recouvrait pas la mémoire dans les vingt-quatre heures, il lui faudrait les meilleurs.

— Vous ne vous souvenez de rien ? demanda l'autre homme, crispé.

Sans rien avoir rien perdu de sa raideur, il était à présent penché au-dessus d'elle, la fixant de ses yeux que le manque de sommeil rendait presque hagards.

Luttant contre la panique et la peur qui l'assaillaient, elle voulut se redresser. Avec douceur mais fermeté, le médecin la força à se rallonger. Elle se souvenait... Sa course folle, l'orage, l'obscurité. Les lumières braquées sur elle. Elle ferma les yeux, cherchant à retrouver son sang-froid. Sa voix était toujours forte, mais douloureusement tremblante, lorsqu'elle répéta :

— Je ne sais pas qui je suis. Dites-le-moi.

— Dès que vous aurez pris un peu de repos..., commença le médecin.

Mais l'autre homme l'interrompit d'un seul regard. Un regard à la fois hautain et autoritaire.

— Tu es ma fille, dit-il en serrant fort sa main dans la sienne, qui ne tremblait plus. Son Altesse sérénissime Gabriella de Cordina.

Cauchemar ou conte de fées ? se demanda-t-elle en le dévisageant, stupéfaite. Son père ? Son Altesse sérénissime ? Cordina... Ce nom lui disait vaguement quelque chose. C'était un début. Mais cette histoire de royauté, vraiment, c'était absurde. Pourtant, en scrutant cet homme, elle dut se rendre à l'évidence : il était incapable de mentir. Son visage était certes impassible, mais ses yeux ne pouvaient que lui inspirer confiance, alors même qu'elle avait perdu la mémoire.

— Si je suis une princesse, cela fait-il de vous un roi ?

Amusé malgré lui par l'air perplexe qu'elle arborait, il esquissa un sourire. Le traumatisme qu'elle avait subi avait peut-être altéré sa mémoire, mais elle n'en demeurerait pas moins sa Brie chérie.

— Cordina est une principauté. Je suis le prince Armand. Tu es l'aînée de mes enfants. Tu as deux frères, Alexander et Bennett.

Un père et des frères. Une famille, des racines. Une vie normale, en somme.

— Et ma mère ?

Cette fois, elle déchiffra sans peine l'expression qui passa sur le visage de l'homme : du chagrin.

— Elle est morte lorsque tu avais vingt ans. Depuis, c'est toi qui remplis le rôle qu'elle tenait à mes côtés, en plus de tes obligations officielles. Brie, ajouta-t-il d'un ton plus doux et moins formel, c'est ainsi que nous avons l'habitude de t'appeler.

Il retourna sa main et désigna le saphir et les diamants qui scintillaient à son doigt.

— C'est moi qui t'ai offert cette bague pour ton vingt et unième anniversaire, il y a presque quatre ans.

Elle le regarda, avant de regarder la main, puissante et belle, qui tenait la sienne. Elle ne se souvenait de rien. Mais elle ressentait quelque chose qui ressemblait à de la confiance. Lorsqu'elle leva de nouveau les yeux vers lui, elle réussit à esquisser un demi-sourire.

— Vous avez un goût excellent, Votre Altesse.

Il sourit, bien qu'il semblât au bord des larmes. Tout comme elle.

— S'il vous plaît, enchaîna-t-elle très vite pour que, surtout, ni l'un ni l'autre ne cèdent à l'émotion qui les submergeait. Je me sens très fatiguée.

— Vous avez raison, fit le médecin en tapotant affectueusement sa main comme s'il avait coutume de le faire. Pour l'instant, le repos est le meilleur des remèdes.

Visiblement à contrecœur, le prince Armand relâcha sa main.

— Je ne serai pas loin.

Elle commençait déjà à sentir ses forces faiblir.

— Merci.

Elle entendit la porte se refermer, mais le médecin semblait, quant à lui, hésiter à partir.

— Ce qu'il m'a dit est-il vrai ? lui demanda-t-elle. Suis-je bien la princesse de Cordina ?

— Personne ne le sait mieux que moi, répondit-il en lui effleurant la joue avec affection. C'est moi qui ai aidé votre mère à vous mettre au monde. Cela fera vingt-cinq ans en juillet. A présent, reposez-vous, Votre Altesse. Vous en avez grand besoin.

Escorté par un membre de la garde royale, le prince Armand traversa le couloir de son pas rapide et décidé. Il

avait envie d'être seul. Il aurait tout donné pour pouvoir passer ne serait-ce que cinq minutes, isolé, dans une pièce fermée à double tour, et évacuer une partie de la tension qu'il avait accumulée, une partie de l'émotion qui le submergeait. Il avait failli perdre sa fille chérie, son trésor. Et, à présent qu'il l'avait retrouvée, elle le regardait comme un étranger.

Quand il mettrait la main sur celui qui... Aussitôt, il chassa cette pensée. Il réglerait cette question plus tard, il s'en fit le serment.

Dans la salle d'attente spacieuse et baignée de soleil se trouvaient trois autres gardes et plusieurs membres de la police de Cordina. Son fils et héritier, Alexander, faisait les cent pas en fumant. Il avait hérité de lui ses cheveux et ses yeux sombres, ses traits fins, et le maintien militaire. Mais il lui manquait encore la capacité à se dominer en toutes circonstances.

Il est comme un volcan, songea Armand en regardant le prince, âgé de vingt-trois ans à peine. Comme un volcan qui gronde et bouillonne, mais sans entrer franchement en éruption.

Son frère Bennett était prostré sur un canapé, comme effondré. A vingt ans, il commençait à avoir des allures de play-boy. Bien qu'aussi brun que son père lui aussi, il avait hérité de l'extraordinaire beauté de sa mère. Souvent irréféchi, manquant trop souvent de retenue, il faisait preuve d'une grande compassion et d'une gentillesse à toute épreuve, ce qui le rendait très populaire auprès de ses sujets et de la presse. Et auprès de la population féminine européenne dans son ensemble, pensa-t-il avec amusement.

A côté de Bennett était assis l'Américain qu'Armand avait fait venir. Les deux princes, trop absorbés par leurs pensées, n'avaient pas vu arriver leur père, contrairement à cet homme, à qui rien n'échappait. C'était d'ailleurs précisément pour cette qualité qu'Armand s'était adressé à lui.

Reeve MacGee observa en silence le prince faire son entrée dans la pièce. Celui-ci donnait bien le change, mais, venant de lui, le contraire eût été surprenant. Si Reeve n'avait rencontré le souverain de Cordina que quelques rares fois auparavant, son père avait fait ses études avec lui à Oxford. Sur les bancs de l'université étaient nés une amitié et un respect mutuel que ni les années ni la distance n'avaient émoussés.

Armand avait suivi son destin, en régnant sur ce petit pays magnifique niché au bord de la Méditerranée, tandis que le père de Reeve était devenu diplomate. Bien qu'ayant baigné dans la politique et le protocole dès sa plus tendre enfance, Reeve avait quant à lui choisi une carrière toute différente. Dans l'ombre.

Après avoir passé dix ans à servir son pays, il avait rendu son insigne pour se mettre à son compte. Il en était arrivé à un stade de sa vie où suivre des règles édictées par d'autres ne lui convenait plus. Depuis, il vivait selon ses propres règles. Si elles étaient souvent plus strictes, plus inflexibles, elles avaient au moins le mérite d'être les siennes. L'expérience qu'il avait acquise à la police criminelle puis dans les services spéciaux lui avait en outre appris à se fier d'abord à son instinct.

Il avait eu la chance de naître riche. Ses capacités et son sens du devoir l'avaient aidé à s'enrichir davantage. A présent qu'il était assuré d'être définitivement à l'abri du besoin, il pouvait se permettre de refuser des clients s'il ne se sentait pas suffisamment intéressé ou intrigué par ce qu'ils lui proposaient. Il travaillait donc peu et, aux yeux du monde — comme souvent à ses propres yeux —, il n'était rien de plus qu'un homme de la campagne, novice en la matière. Moins d'un an plus tôt, il avait acheté des terres avec l'idée — ou le rêve — de s'y retirer. C'était, pour lui, à la fois une réponse et une solution. Dix ans passés à côtoyer le bien et le mal, la loi et le désordre lui avaient suffi.

En essayant de se convaincre qu'il avait accompli son

devoir, il avait quitté le service de l'Etat. Un détective privé peut organiser son temps comme bon lui semble, travailler selon son idée, décider de ses honoraires. Si une mission s'avérait dangereuse, il lui appartenait de régler le problème selon ses propres méthodes, à l'ancienne. Malgré cela, au cours de l'année qui venait de s'écouler, il avait accepté très peu de missions. Petit à petit, il levait le pied. Son domaine, c'était la possibilité pour lui de changer de vie. Un jour — il se l'était juré —, ce serait toute sa vie. En attendant, il avait reporté sa première campagne de semaisons printanières pour répondre à l'appel d'Armand.

Lorsqu'il se leva à l'entrée du prince, déployant son corps long et élancé, il avait sans doute davantage l'allure d'un soldat que celle d'un homme de la campagne. Il portait, comme souvent, une veste en lin bien coupée par-dessus un T-shirt à manches longues et un pantalon impeccable. C'était une tenue neutre qu'il pouvait rendre plus formelle ou au contraire plus décontractée selon l'occasion. Quoi qu'il en soit, il appartenait à cette catégorie d'hommes qu'on remarque avant ses vêtements. C'était son visage qui attirait d'abord l'attention, peut-être à cause de son regard doux et bienveillant qu'il avait hérité de ses ancêtres écossais et irlandais. Sa peau aurait été pâle s'il n'avait pas passé autant de temps dehors. Ses cheveux sombres étaient coupés court, mais quelques mèches rebelles retombaient sur son front. Sa bouche était pleine et semblait sérieuse.

Il paraissait fort sans être trop massif et ses yeux avaient ce bleu si caractéristique des Irlandais bruns. Son regard était un atout dont il s'était servi à maintes reprises, soit pour charmer, soit pour intimider.

Son attitude était moins rigide que celle du prince, mais tout aussi réservée.

— Votre Altesse.

A ses mots, Alexander et Bennett sursautèrent tous les deux.

— Comment va Brie ? demandèrent-ils en chœur.

Mais, alors que Bennett se précipitait à côté de son père, Alexander s'immobilisa quelques instants. Il écrasa sa cigarette si nerveusement qu'il la cassa en deux dans le cendrier.

— Elle a repris connaissance, répondit rapidement Armand. J'ai pu parler avec elle.

— Comment se sent-elle ? demanda Bennett en fixant son père de son regard sombre et inquiet. Quand pourrat-on la voir ?

— Elle est très fatiguée, répondit Armand en effleurant à peine le bras de son fils. Demain, peut-être...

Debout devant la fenêtre, Alexander bouillait :

— Sait-elle qui...

— Nous verrons cela plus tard, l'interrompit son père.

Alexander serra les mâchoires. Il en aurait volontiers dit davantage, mais son éducation stricte le lui interdisait. Il connaissait trop bien les règles et les obligations qui allaient avec son titre.

— Nous la ramènerons très bientôt au palais, dit-il calmement, tout en s'approchant de son père pour mieux le défier.

Puis il adressa un bref regard aux gardes et aux policiers. Gabriella était peut-être en sûreté ici, mais il voulait qu'elle rentre à la maison.

— Dès que possible, ajouta-t-il.

— Elle est peut-être fatiguée, enchaîna Bennett, mais je suis sûr qu'elle aura envie de voir un visage familier un peu plus tard. Alex et moi pouvons attendre.

Un visage familier. Le regard d'Armand se perdit dans le vague. Pour sa Brie, hélas, aucun visage n'était plus familier. Il l'expliquerait à ses fils, mais plus tard, en privé. Pour l'heure, il devait se comporter en prince.

— Vous pouvez partir, dit-il à ses enfants qui parurent aussitôt aussi stupéfaits que déçus. Demain, votre sœur

sera plus reposée. Maintenant, je souhaiterais m'entretenir avec Reeve.

Il congédia ses fils d'un simple mouvement de tête. Alors qu'ils hésitaient à quitter la pièce, il leva un sourcil, le plus froidement du monde.

— Est-ce qu'elle souffre ? ne put s'empêcher de demander Alexander.

Le regard d'Armand s'adoucit, malgré lui.

— Non, je vous le promets. Et vous pourrez bientôt le constater par vous-mêmes, ajouta-t-il comme son fils ne semblait pas se contenter de cette réponse. Gabriella est forte, dit-il avec une simplicité emplie de fierté.

Dans un hochement de tête, Alexander se résigna. Sans doute attendrait-il de se retrouver en privé avec son père pour exprimer ce qu'il avait sur le cœur. Il sortit avec son frère, sous l'escorte des gardes.

Armand jeta un dernier regard à ses fils, avant de se tourner vers Reeve.

— Après vous, fit-il en désignant la porte. Nous allons nous installer dans le bureau du Dr Franco pour quelques instants.

Il traversa le couloir sans sembler prêter attention aux gardes. Reeve, au contraire, les sentait tout proches et très tendus. Un enlèvement royal, songea-t-il, a tendance à rendre les gens nerveux. Le prince le fit entrer dans une pièce, dont il referma la porte derrière eux.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il en désignant un fauteuil. Pour ma part, j'en suis incapable pour l'instant.

Armand fouilla dans sa poche, pour en sortir une cigarette — l'une des dix qu'il s'autorisait chaque jour. Aussitôt, Reeve lui offrit du feu.

— Je vous suis reconnaissant d'être venu, Reeve. Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous dire combien j'apprécie que vous ayez fait ce long déplacement.

— Vous n'avez nul besoin de me remercier, Votre Altesse. Je n'ai encore rien fait.

Armand souffla lentement la fumée. Il pouvait se permettre de se laisser aller, un peu, devant le fils de son ami.

— Vous pensez peut-être que je suis trop dur avec mes fils.

— Je pense que vous connaissez vos fils mieux que moi. Avec un petit rire, Armand s'assit.

— Votre père vous a appris à vous montrer diplomate.

— Parfois.

— Vous avez aussi hérité son esprit et son intelligence, à ce que je vois.

Reeve sourit, tout en se demandant si son père apprécierait la comparaison.

— Merci, Votre Altesse.

— Je vous en prie, en privé, appelez-moi Armand.

Pour la première fois depuis que sa fille s'était réveillée, il se relâchait. D'une main, il massa son front douloureux. Il avait l'impression que toute sa tension s'était accumulée en cet endroit précis.

— Au nom de l'amitié qui me lie à votre père, je crois que je vais devoir me servir de vous, Reeve. Je crains de n'avoir, en raison de l'amour que je porte à ma fille, pas d'autre choix.

Reeve observa quelques instants l'homme assis en face de lui. A présent, il voyait en lui bien plus qu'un prince. Il découvrait un père se débattant désespérément pour reprendre le contrôle de lui-même. En silence, il s'alluma une cigarette.

— Je vous écoute, finit-il par trancher.

— Elle ne se souvient de rien.

— Elle ne se souvient pas de ses ravisseurs ? demanda-t-il, dubitatif. Les a-t-elle seulement vus ?

— Elle ne se souvient de rien, répéta Armand en redressant la tête. Pas même de son nom.

Aussitôt, Reeve envisagea toutes les implications de cette

révélation. Il acquiesça lentement, sans rien laisser paraître des pensées qui se bouscuaient dans son esprit.

— Il n'y a rien d'anormal, j'imagine, à ce qu'elle souffre d'amnésie temporaire après ce qu'elle a vécu. Que dit le médecin ?

— Je vais m'entretenir avec lui très bientôt.

Armand était exténué par la tension qui pesait sur lui depuis six jours, mais il fit en sorte que sa voix reste la plus neutre possible.

— Vous êtes venu, Reeve, parce que j'ai fait appel à vous. Mais à aucun moment, vous ne m'avez demandé pourquoi j'avais besoin de vous.

— Non.

— En tant que citoyen américain, vous n'avez aucune obligation envers moi.

Reeve expira un mince filet de tabac virginien, qui vint se mêler au tabac français que fumait Armand.

— Non.

Armand esquissa un sourire. Reeve MacGee était bien le digne descendant de son père. Il pouvait donc lui faire confiance pour protéger ce qu'il avait de plus précieux au monde.

— Etre prince comporte une certaine part de danger. Vous comprenez cela.

— C'est le lot de tous les dirigeants du monde.

— Oui. Et celui de leurs enfants.

L'espace d'un instant, il regarda ses mains et l'anneau d'or qui y brillait, symbole de son pouvoir. Il était prince par naissance. Il était aussi père. Pourtant, jamais il n'avait eu à choisir ce qu'il était en premier lieu. Dès sa plus tendre enfance, il avait été éduqué et formé pour régner, et il avait toujours su que la première de ses obligations concernait son peuple.

— Naturellement, mes enfants possèdent leur propre garde rapprochée.

Réprimant un accès de violence, il écrasa sa cigarette, avant de poursuivre :

— Mais, de toute évidence, cela ne suffit plus. Brie — Gabriella — s'agace souvent de la présence de ses gardes auprès d'elle. Elle est assez intransigeante en ce qui concerne sa vie privée et son intimité. J'ai peut-être cédé à ses caprices. Notre pays est paisible, Reeve. La famille royale de Cordina est aimée de ses sujets. S'il arrivait à ma fille d'échapper de temps en temps à la surveillance de ses gardes, je ne m'en formalisais pas.

— Est-ce ce qui s'est produit, cette fois ?

— Elle voulait faire une balade en voiture dans la campagne. Cela lui arrive parfois. Les responsabilités liées à son titre sont nombreuses. Gabriella a besoin de relâcher la pression de temps en temps. Cela me paraissait un moyen à la fois simple et inoffensif pour elle de le faire, voilà pourquoi je l'y autorisais.

D'après le ton qu'il avait employé, Reeve comprit qu'Armand régnait sur sa famille comme il le faisait sur son pays : d'une main juste, mais sévère, sans jamais se laisser guider ni aveugler par ses sentiments.

— Jusqu'à l'enlèvement de votre fille, il y a six jours.

Armand acquiesça calmement. Loin de céder à ses émotions, il semblait décidé à s'attacher aux faits.

— A présent, et jusqu'à ce que nous sachions avec certitude qui a enlevé la princesse et pourquoi, il est hors de question de lui laisser courir le moindre risque. Je confierais ma vie à la garde royale. Pas celle de ma fille.

Reeve écrasa doucement sa cigarette. Il voyait très bien où le prince voulait en venir.

— Je ne suis plus dans la police, Armand. Et, de toute façon, vous ne voulez pas de policier.

— Vous travaillez à votre compte. Je sais que vous êtes un expert de l'antiterrorisme.

— Dans mon pays, fit remarquer Reeve. Cordina est un monde qui m'est totalement étranger.

Mais, malgré lui, il sentait sa curiosité piquée. Contrarié par sa propre réaction, il fronça les sourcils.

— J'ai eu l'occasion de nouer des contacts au fil des années. Je peux vous fournir les noms de bons professionnels. Si vous cherchez un garde du corps...

— Je cherche un homme à qui je puisse confier la vie de ma fille, l'interrompit Armand.

Il s'était exprimé d'une voix calme, mais tranchante.

— Un homme à qui je puisse faire confiance. Un homme objectif qui a déjà eu l'occasion d'affronter une situation potentiellement explosive avec... finesse.

Comme Reeve restait impassible, le prince lui adressa un nouveau sourire.

— J'ai suivi votre carrière, reprit-il. J'ai quelques contacts à Washington. Tout le monde est élogieux à votre sujet, Reeve. Votre père peut être fier de vous.

Reeve, mal à l'aise, tressaillit à l'évocation de son père. Les liens entre leurs deux familles étaient trop personnels. S'il acceptait l'offre du prince, il serait difficile pour lui de rester objectif. S'il la refusait, il ne manquerait pas de se sentir coupable.

— Je vous remercie, mais je ne suis ni policier, ni garde du corps. Je suis un simple propriétaire terrien.

L'expression d'Armand demeura grave, mais la lueur d'amusement qui passa dans ses yeux n'échappa pas à Reeve.

— C'est ce que l'on m'a dit, en effet. Soit : soyez fermier, si cela vous fait plaisir. Il n'empêche, j'ai besoin de vous. Terriblement besoin de vous. Mais restons-en là pour aujourd'hui. Réfléchissez à ce que je vous ai dit. Demain, peut-être, pourrions-nous rediscuter de tout cela, avant que

vous parliez à Gabriella elle-même. En attendant, vous êtes notre hôte.

Il se leva, signifiant de ce fait la fin de leur entretien.

— Ma voiture vous ramènera au palais. Pour ma part, je vais rester ici encore un peu.

Le soleil de cette fin de matinée pénétrait dans la chambre d'hôpital où se reposait la princesse. Pour tromper son envie d'allumer une cigarette, Reeve examina les motifs que la lumière dessinait sur le sol. Il avait de nouveau parlé avec Armand, au cours d'un petit déjeuner privé dans la suite du prince. S'il y avait bien une chose qu'il comprenait, c'était la détermination tranquille et le froid exercice du pouvoir. C'était dans ce climat qu'il avait grandi.

Il pesta, tout en observant par la fenêtre les montagnes qui entouraient Cordina de façon si majestueuse.

Que diable faisait-il ici ? Ses terres se trouvaient à des milliers de kilomètres de là et attendaient d'être labourées. Au lieu de cela, il se trouvait dans ce petit pays de conte de fées où l'air était délicieusement doux et la mer si bleue et si proche... Il n'aurait jamais dû venir, se reprocha-t-il avec amertume. Quand Armand l'avait appelé, il aurait dû refuser en lui présentant ses excuses. Quand son père avait appuyé la demande du prince, il aurait dû répondre qu'il avait des champs à labourer et du blé à semer.

Mais il ne l'avait pas fait. Il savait très bien pourquoi, du reste, reconnut-il en soupirant. Son père lui avait demandé si peu et lui avait tant donné. L'amitié qui liait l'ambassadeur Francis MacGee à Son Altesse royale Armand de Cordina était forte et sincère. Armand s'était déplacé jusqu'aux Etats-Unis pour assister aux funérailles de sa mère. Comment aurait-il pu oublier combien ce témoignage de soutien avait compté pour son père ?

Et, surtout, comment aurait-il pu oublier la princesse ? Dix ans après leur première rencontre, voilà qu'elle dormait à quelques mètres de lui, dans ce lit d'hôpital, pâle, vulnérable, fragile. Il la revit à l'époque où il avait accompagné ses parents au cours d'un voyage à Cordina.

C'était le jour de son seizième anniversaire, se souvint-il. Il avait alors vingt et quelques années et travaillait déjà dans les forces spéciales. Il n'était pas le genre d'homme à poursuivre des chimères, et encore moins à croire aux contes de fées. Pourtant, c'était ce à quoi avait ressemblé sa rencontre avec Son Altesse sérénissime Gabriella.

Elle portait ce soir-là — il s'en souvenait encore — une robe de soie vert menthe très pâle, dont la jupe partait en plis vaporeux tout autour de sa taille extraordinairement fine. Sa peau rayonnait de vie et de jeunesse. Sur son front scintillait une fine tiare de diamants dont la blancheur aveuglante contrastait avec le riche châtain de ses cheveux épais. C'était une chevelure dans laquelle tout homme aurait eu envie d'enfourer ses doigts, avec possessivité. Son visage tout en délicatesse n'était qu'un camaïeu de rose et de crème, avec une bouche sensuelle et pleine de promesses. Et ses yeux... Reeve se les rappelait plus que tout. Ses yeux, sous des sourcils noirs et joliment arqués, bordés de cils très longs et épais, étaient comme des topazes.

Presque à contrecœur, il se détourna de la fenêtre pour la regarder telle qu'elle était à présent.

Son visage était toujours aussi fin, peut-être plus encore depuis qu'elle était devenue femme. Le dessin bien net de ses pommettes lui conférait une grande dignité. Sa peau était d'une pâleur extrême, comme si la vie et la jeunesse lui avaient été dérobées. Ses cheveux toujours épais étaient tirés en arrière, dégagant son visage qui paraissait ainsi plus vulnérable encore. Elle était toujours aussi belle, mais

sa beauté paraissait si fragile que nul homme n'aurait osé l'effleurer.

Elle avait un bras hors des couvertures et il vit briller à son doigt un saphir entouré de diamants. Mais ses ongles étaient courts et irréguliers, comme s'ils avaient été rongés ou cassés. Et elle avait au poignet, à la place du bracelet de perles qu'elle portait lors de son seizième anniversaire, une perfusion qui la nourrissait goutte à goutte.

Soudain, il sentit la colère le gagner. Une semaine s'était écoulée depuis son enlèvement, deux jours depuis que ce jeune couple l'avait trouvée évanouie au bord de la route, et pourtant, personne ne savait encore quel avait été son calvaire. Il se souvenait du parfum qu'elle portait dix ans plus tôt, tandis qu'elle ne se souvenait même plus de son nom.

Il lui arrivait parfois de ne pas aller jusqu'au bout des enquêtes qu'il menait. Il lui arrivait aussi de laisser à d'autres le soin de les boucler. Mais il y avait aussi ces affaires qui, du début à la fin, l'intriguaient et suscitaient son intérêt. Au fond, il était fasciné par les questions, par les énigmes, et la perspective d'en triompher était un véritable moteur pour lui, même si l'issue pouvait s'avérer violente.

Armand avait été intelligent, songea-t-il avec contrariété, très intelligent, d'insister pour qu'il voie la princesse Gabriella en personne. Quelle décision allait-il prendre à son sujet ? Que diable allait-il faire ? Il avait une nouvelle vie à commencer, la vie qu'enfin il s'était choisie, et il ne pouvait se permettre de s'occuper des problèmes des autres. D'autant que les problèmes des autres, c'était désormais ce qu'il cherchait à tout prix à éviter.

Les sourcils froncés, l'air préoccupé : ce fut ainsi qu'elle le découvrit en ouvrant les yeux. Brie s'arrêta sur ce visage fermé et contrarié, vit ces yeux bleus fulminants, cette mâchoire serrée, et se figea. Rêve ou réalité ? s'interrogea-t-elle en tentant de rassembler ses forces. Puis, peu à peu, elle

reprit ses esprits. L'hôpital... S'y trouvait-elle encore ? Elle ne quitta l'homme des yeux que le temps nécessaire pour s'en assurer. Elle ne rêvait donc pas. Ses doigts se crispèrent sur les draps jusqu'à devenir blancs, mais elle réussit à parler d'une voix calme :

— Qui êtes-vous ?

Malgré tout ce qui avait pu changer chez elle au fil des années ou au cours de la semaine écoulée, ses yeux étaient restés les mêmes. Fauves, profonds. Fascinants. Troublé, Reeve garda les mains dans ses poches.

— Je suis Reeve McGee, un ami de votre père.

Brie se détendit un peu. Elle se souvenait de l'homme aux yeux fatigués et au maintien militaire qui lui avait dit être son père. Après une nuit ô combien épuisante et frustrante passée à essayer de retrouver des bribes de sa mémoire disparue, c'était un minuscule soulagement.

— Est-ce que nous nous connaissons ?

— Nous nous sommes rencontrés il y a plusieurs années, Votre Altesse.

Les yeux qui l'avaient tant fasciné lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant semblaient le dévorer maintenant qu'elle était une femme. Elle avait besoin d'aide, songea-t-il. Elle avait besoin d'être secourue.

— C'était à l'occasion de votre seizième anniversaire. Vous étiez divine.

— Vous êtes américain, Reeve MacGee ?

Il hésita un moment, perplexe.

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Votre accent.

Le trouble allait et venait dans ses yeux. Il crut la voir s'accrocher à ce tout petit rien.

— Je l'ai entendu à votre accent. J'ai déjà dû me rendre dans votre pays.

— Oui, Votre Altesse.

Il savait, songea-t-elle. Il savait, tandis qu'elle ne pouvait que supposer.

— Rien..., commença-t-elle.

Mais sa voix se brisa et ses yeux s'embruèrent. Il retint son souffle, tandis qu'elle chassait ses larmes. Quelques secondes plus tard, tout signe de faiblesse avait disparu chez elle, et il reconnut bien là la fille de son père.

— Pouvez-vous imaginer, reprit-elle calmement, quel effet cela fait de se réveiller sans aucun souvenir ? Ma vie est un livre rempli de pages blanches. Je dois attendre qu'on les remplisse pour moi. Que m'est-il arrivé ?

— Votre Altesse...

— Etes-vous obligé de m'appeler ainsi ?

Ce petit mouvement d'impatience le surprit. Il essaya de ne pas sourire, de ne pas s'en émerveiller.

— Non, se contenta-t-il de répondre en s'asseyant sur le bord du lit. Comment voudriez-vous que je vous appelle ?

— Par mon prénom.

Brie regarda avec contrariété le pansement à son poignet. Elle demanderait à ce qu'on débranche sa perfusion bientôt, décida-t-elle en essayant de se redresser.

— Il paraît que je m'appelle Gabriella.

— On vous appelle le plus souvent Brie.

Elle garda le silence un moment, alors qu'elle luttait pour se souvenir. Mais les pages blanches le restèrent.

— Très bien, alors. A présent, dites-moi ce qui m'est arrivé.

— Nous ne connaissons pas tous les détails.

— Vous devez bien en connaître quelques-uns, rétorqua-t-elle en le fixant droit dans les yeux. Et je veux que vous me les donniez.

Il l'observa avec attention. Elle était fragile, certes, mais une véritable force couvait en elle. Et son travail allait consister à la faire jaillir.

— Dimanche dernier, dans l'après-midi, vous êtes allée

vous promener en voiture dans la campagne. Le lendemain, votre voiture a été retrouvée, abandonnée. Le palais a été joint plusieurs fois par téléphone. Quelqu'un vous avait enlevée et vous tenait séquestrée.

Il n'ajouta pas quelles menaces avaient été proférées à son encontre, ni ce qu'il devait advenir d'elle si son ravisseur n'avait pas obtenu ce qu'il réclamait, c'est-à-dire une exorbitante somme d'argent, ainsi que la libération de certains prisonniers.

— Enlevée...

Sans réfléchir, elle agrippa la main de Reeve et la serra fort. Elle voyait des images, des ombres. Une petite pièce sombre. Elle sentait une odeur de kérosène et de moisissure. Elle se souvenait de la nausée qu'elle avait ressentie, de son mal de tête. La terreur lui revint, mais à part cela, pas grand-chose.

— Cela reste très flou, murmura-t-elle. Je sais que tout cela est réel, mais je n'ai aucune image précise en tête.

— Je ne suis pas médecin, répondit-il sèchement pour couper court à l'émotion qui l'avait gagné pendant qu'il assistait à cette lutte désespérée. Mais je vous conseillerais de ne pas trop insister. Vous vous souviendrez lorsque vous serez prête.

— Facile à dire, rétorqua-t-elle en lâchant sa main. Quelqu'un m'a dépossédée de ma vie, monsieur MacGee... Mais vous ? demanda-t-elle soudain. Quel est votre rôle dans tout cela ? Etions-nous amants ?

Surpris, il haussa un sourcil. Au moins, elle n'y allait pas par quatre chemins. Et elle ne paraissait pas non plus spécialement emballée par cette perspective, remarqua-t-il, à la fois amusé et piqué dans son orgueil.

— Non. Comme je vous l'ai dit, vous n'aviez que seize ans la seule fois où nous nous sommes rencontrés. Nos pères sont des amis de longue date. Ils n'auraient pas apprécié que je tente de vous séduire.

— Je vois. Pourquoi êtes-vous là, alors ?

— Votre père m'a demandé de venir. Il est inquiet pour votre sécurité.

Elle regarda la bague qui brillait à son doigt. Magnifique, songea-t-elle. Puis elle vit ses ongles et fronça les sourcils. Il y avait un souci : il n'était pas possible de porter une telle bague sans prendre soin de ses mains. Une autre bribe de souvenir lui parvint, lointaine. Brie serra les poings pour essayer de la retenir, mais elle se dissipa aussitôt.

— Si mon père est si inquiet pour ma sécurité, continuait-elle sans se rendre compte que Reeve observait ses moindres expressions, quel rapport cela a-t-il avec vous ?

— J'ai acquis une certaine expérience dans le domaine de la sécurité. Le prince Armand m'a demandé de veiller sur vous.

Elle fronça de nouveau les sourcils, de cette façon calme et pensive qui la caractérisait, bien qu'elle n'en sût rien.

— Un garde du corps ? demanda-t-elle d'une voix contrariée. Je ne pense pas aimer beaucoup cela.

A peine avait-elle prononcé ces mots que Reeve sentit l'impatience le gagner. Il avait sacrifié de son temps libre, parcouru des milliers de kilomètres, et elle ne pensait pas qu'elle allait aimer cela !

— Vous allez découvrir, Votre Altesse, que même une princesse doit faire face à des choses qu'elle n'aime pas. Il va falloir vous y habituer.

Elle l'observa d'un air impassible et confiant, comme toutes les fois où son caractère et sa raison s'affrontaient.

— Je ne pense pas, monsieur McGee. Je suis certaine que je ne supporterai pas d'avoir quelqu'un constamment derrière moi. Quand je rentrerai chez moi...

Elle s'interrompit, tant ces deux derniers mots étaient dépourvus de sens pour elle.

— Quand je rentrerai chez moi, répéta-t-elle, je trouverai

un autre moyen de régler ce problème. Vous pouvez dire à mon père que j'ai décliné votre aimable proposition.

— J'ai bien peur que ce genre de décision ne vous appartienne pas.

Lorsqu'il se leva, elle put constater à quel point il était grand. Peu importait qu'il fût très élancé, ni qu'il fût élégamment habillé. S'il voulait empêcher quelqu'un de passer, ce quelqu'un ne passerait pas. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Il la mettait mal à l'aise. Elle ne savait pas pourquoi, ni même, hélas, s'il y avait une raison objective à cela. Mais c'était un fait, et c'était pour cela qu'elle voulait éviter d'avoir à le fréquenter quotidiennement. Sa vie était déjà assez compliquée en ce moment sans qu'un homme comme Reeve McGee se trouve sans cesse sur son chemin.

Elle avait demandé s'ils avaient été amants parce que l'idée l'avait à la fois troublée et apeurée. Lorsqu'il avait nié, elle n'avait pas senti de soulagement particulier, mais un grand vide, ce même grand vide qui l'habitait depuis deux jours. Peut-être était-elle quelqu'un de froid, songea-t-elle. Quelqu'un qui ne se laissait jamais aller à ses émotions. Et peut-être, finalement, la vie était-elle plus simple ainsi...

— Il paraît que j'ai presque vingt-cinq ans, monsieur McGee.

— Etes-vous obligée de m'appeler ainsi? riposta-t-il en adoptant le même ton qu'elle.

Il la vit sourire brièvement. Un rayon de soleil passa, et disparut.

— Je suis adulte, continua-t-elle. Je prends moi-même les décisions qui concernent ma vie.

— En tant que membre de la famille royale de Cordina, certaines décisions ne vous appartiennent pas.

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit, avant de se tourner vers elle, la main sur la poignée.

— Croyez-moi, Gabriella, j'ai bien mieux à faire que de chaperonner une princesse...

Il esquissa à son tour un sourire, ironique.

— ... mais même le commun des mortels n'est pas toujours libre de ses choix.

Brie attendit que la porte se soit refermée pour s'asseoir dans son lit. Elle fut aussitôt prise de vertige. L'espace d'un instant, d'un tout petit instant, elle eut envie de se rallonger jusqu'à ce que quelqu'un vienne s'occuper d'elle. Mais cette passivité lui était devenue intolérable. Elle se redressa d'un bond, et attendit que sa faiblesse se dissipe. Puis, avec prudence et lenteur, elle marcha vers le miroir qui se trouvait à l'autre bout de la pièce, et qu'elle avait évité jusqu'ici.

Comme elle ne se rappelait pas à quoi elle pouvait ressembler, elle n'avait pu que l'imaginer. Qui était-elle ? Et que pouvait-elle savoir sur elle-même si elle ne connaissait même pas la couleur de ses yeux ? Elle prit une grande inspiration et se planta devant le miroir.

Trop maigre, pensa-t-elle aussitôt. Trop pâle. Mais pas complètement hideuse, ajouta-t-elle avec un soulagement dont elle ne fut pas spécialement fière. Ses yeux étaient peut-être d'une couleur étrange, mais ils paraissaient doux. Elle parcourut le contour de son visage avec le bout de son doigt. Vraiment trop maigre. Faible, apeurée. Il n'y avait rien dans ce reflet qui évoquait son père. Rien qui ressemblait à la force incroyable qui se lisait sur le visage du prince. Sur le sien, elle ne voyait que de la fragilité... Trop de fragilité.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle en posant sa main sur le miroir. Qui es-tu vraiment ?

Alors, bien malgré elle, elle se laissa aller au désespoir et se mit à pleurer.

# NORA ROBERTS

## LES CORDINA

~ VOLUME 1 ~

### LA PASSION DE GABRIELLA

Depuis qu'elle a réussi à échapper aux dangereux malfaiteurs qui tentaient de la séquestrer, la princesse Gabriella de Cordina est bouleversée. Et dans le tourbillon d'émotions qui la submergent, elle ne peut se raccrocher qu'à une seule certitude : Reeve MacGee, l'homme embauché par son père pour la protéger, est le seul en qui elle puisse avoir confiance. Après de lui, c'est bien simple, elle a l'impression de pouvoir abandonner son titre, son rang, pour n'être plus qu'une femme, tout simplement. Une femme vibrante de désir pour lui...

### L'HONNEUR D'ALEXANDER

Glacial, puissant, arrogant, incroyablement viril... Le prince Alexander, l'héritier de la couronne de Cordina, représente une énigme pour Eve. Et un objet de fascination, aussi. Pourtant, en aucun cas elle ne doit céder aux sentiments troublants qu'il éveille en elle. Si Alexander l'a conviée dans son palais, c'est uniquement pour qu'elle organise le plus grand festival du pays - et jamais il ne sera question d'amour entre eux. Car même si le prince la couve d'un regard chargé de désir, lier son destin à une étrangère sans noblesse lui sera à jamais interdit...

40.1607.8



9 782280 366984

8,90 €



HARLEQUIN

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)